

# CHAPITRE 1

## UN SOURIRE ET DEUX TARTINES

Je l'ai dit : Ambroise, c'était d'abord, ce sera toujours un certain sourire. Certes, pas un sourire incertain ou forcé. Non, une force de vie, sûre et magnifiée par sa foi.

Des faits ? Vous voulez des faits, comme preuves ? Mais c'est cela, le premier de tous.

J'étais hospitalisée... depuis quand ? J'ai besoin d'ouvrir mon journal pour me souvenir des dates. Au fond, peu importe celle-là. La plus importante, c'est le jour où le sourire d'Ambroise a franchi la porte de cette chambre que je considérais comme une cellule de condamnée à mort, en passant par toutes les tortures de la science médicale. Ce jour-là, c'était le 1<sup>er</sup> mars 2007. Le sourire, pour ne pas dire le soleil, entra dans ma chambre ce matin-là.

J'étais assise dans mon lit, le dos appuyé à des oreillers plutôt durs, sans lesquels je n'aurais sans doute pas réussi à conserver mon équilibre, tant j'étais affaiblie. J'avais achevé, non sans peine, mon petit-déjeuner, que j'avais avalé comme n'importe quelle purge, sans le moindre appétit... mais il fallait que je mange. Sur le rapport du médecin, que l'on avait d'abord montré à ma mère et qu'elle m'avait fait voir avec des gestes d'impatience désespérée, les mots « *doit manger* » étaient soulignés à l'encre rouge. J'étais faible, trop faible pour manger et personne ne semblait vouloir le comprendre. Pour un peu, j'aurais pensé que personne ne m'aimait, puisqu'on me harcelait : on voulait me forcer à trouver bons ce café au lait, ce pain, ce beurre, ces confitures qui ne m'inspiraient qu'indifférence au départ, haut-le-cœur au retour, lorsque j'avais réussi, par un effort surhumain, à les absorber. Et tout se terminait, presque inmanquablement, par une série de fort pénibles nausées. Tant d'efforts, tant de volonté pour rien...

J'ai dit que j'avais terminé mon petit-déjeuner. Pas tout à fait vrai : j'avais laissé la moitié d'un petit-pain et un carré de beurre sous mes draps. Le reste, j'avais réussi à l'absorber mais je sentais bien que ce reliquat dissimulé ne passerait pas. J'avais été lâche, ce matin-là ; je le savais et je m'en voulais d'avoir ainsi trompé Agnès, mon infirmière, que j'aimais pourtant beaucoup. Avant sa visite et les soins, j'accomplirais un effort supplémentaire pour jeter cette moitié de pain et ce carré de beurre dans la poubelle des toilettes, la seule qu'elle ne verrait pas puisque ce travail revenait aux aides-soignantes.

J'étais donc seule, face à un petit-déj' exécré et inachevé, lorsque survint ce certain sourire.

C'était cela seul qui m'avait empêchée d'être surprise et vaguement effrayée par l'entrée de ce garçon dans ma chambre. Je ne le connaissais pas, ne l'ayant jamais vu. Que venait-il faire ici ? On s'était peut-être croisé dans le couloir, puisque nous étions logés au même étage – cela, c'est lui qui allait me l'apprendre. Il m'avait vue, il se souvenait de moi... Sans blague ! Je lui avais tapé dans l'œil, peut-être ? Moi, la fille décharnée, le squelette ambulante dont Dracula n'aurait pas voulu – et il aurait bien fait ! –, j'avais tapé dans l'œil de ce gars-là, sans doute ? Il m'avait trouvée à son goût, c'est ça ? Surtout avec mon crâne si joliment masqué par ce bonnet noir qui empêchait la peau nue d'avoir trop froid, même dans ce lieu surchauffé qu'est un hôpital... !

Oui, c'est vrai, je me sentais agressive, ce matin-là. Sans appartenir aux malades hypocondriaques, j'étais souvent prête à craquer. Et ce matin, la rupture était si proche... ! Il tombait mal, le mec !

Mais il y avait ce certain sourire...

C'est celui-là seul qui m'a bloquée, qui a refoulé, taillé en pièces ou presque, les mots très durs qui me venaient aux lèvres : « *Qu'est-ce que tu fous ici, toi ? Dégage ! C'est ma chambre et c'est pas marqué 'Entrée libre' !* »

Non, je n'avais plus la force de me rebeller, de contre-attaquer devant ce sourire qui fut suivi d'une salutation toute simple :

– Bonjour, Lise.

Je devais ouvrir des yeux de merlan frit. Il eut le tact de ne pas me le faire remarquer en poursuivant :

– Tu t'appelles bien Lise, hein ? C'est Agnès qui me l'a dit. Moi, c'est Ambroise.

Ambroise ? Pas courant, comme nom. Moi, j'ai plus l'habitude de prénoms comme Rachid, Jean-Marc dit Marco, Kévin, ou encore Suzy, Charlotte, Josette, les « potes » de ma cité, mes « sosses » comme on dit par extension. Mais Ambroise, ça... inconnu au bataillon ! Ça méritait un peu plus d'intérêt :

– Ambroise... c'est vraiment ton prénom ?

– Oui, pourquoi ?

Il avait l'air sincèrement étonné. Un jour, dans la vieille collection du journal *Tintin* de ma mère, j'avais lu l'histoire d'un Saint-Ambroise, évêque de Milan vers l'an 387. Elle est si curieuse qu'elle mérite d'être racontée.

Cette année-là avait lieu à Milan une grande course de chars. Celles-ci, contrairement aux précédentes ayant eu lieu dans les premiers âges de la Rome antique, étaient sévèrement réglementées. Donc, il aurait fallu considérer comme une faute grave qu'un des auriges<sup>1</sup> fût tomber un de ses concurrents pour s'assurer la victoire. Pourtant, étant le favori de la foule, il fut acclamé par les spectateurs, qui en oublièrent de s'indigner contre cette tricherie.

Le gouverneur de Milan, ne l'entendant pas de cette oreille, fit jeter en prison l'aurige fautif, à la suite de quoi il fut lapidé à mort, ainsi que sa suite, par la foule en colère, qui voulait ainsi venger son favori.

Apprenant ce crime, l'empereur Théodose I<sup>er</sup> commit la terrible erreur de répondre par un nouveau crime. Au lieu de chercher les meneurs, il invita la foule à assister à une prétendue course de chars, puis, ayant posté de nombreux soldats aux alentours, il leur commanda de massacrer les présents sans distinction de sexe ni d'âge. Une véritable horreur !

Cette horreur, Saint-Ambroise ne pouvait la laisser passer. De ce fait, il ne pouvait laisser entrer dans son église l'empereur qui s'était à ce point souillé de sang sous prétexte de faire justice. Il refusa donc tout net l'entrée de ladite église à l'empereur en personne, lui conseillant de se repentir comme l'avait fait le bon larron de l'Évangile, qui s'était repenti en se retrouvant crucifié aux côtés de Jésus-Christ.

Ce conflit dura plusieurs mois, durant lesquels l'évêque avait maintenu sa position, tandis que Théodose I<sup>er</sup> ne pouvait songer à entrer de force dans l'église, lui qui, de par ses fonctions, s'intitulait protecteur de la foi. Finalement, il se résigna à demander à Saint-Ambroise ses conditions.

L'évêque le contraignit d'abord à signer un décret selon lequel il s'écoulerait toujours 30 jours entre une condamnation à mort et son exécution, de façon à pouvoir réviser le procès si jamais on retrouvait de nouveaux éléments propres à disculper le condamné. Ensuite, l'évêque accorda à l'empereur l'entrée de l'église, mais à condition qu'il se privât de sa couronne, de son sceptre et de ses habits royaux.

Et voilà comment le maître de l'empire romain d'Occident dut se résigner à entrer dans l'église vêtu comme un moine et à occuper pendant plusieurs semaines l'espace réservé aux pénitents<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Conducteur de char.

<sup>2</sup> Authentique. L'auteur peut certifier, pour l'avoir lue durant son enfance, que cette histoire est effectivement parue en bande dessinée dans le journal *Tintin*.

Incroyable, pas vrai ?

Après tout, une belle histoire... Et puis, c'était un très beau prénom, Ambroise... De plus, il y avait ce sourire, cette visite impromptue... Dix secondes après son entrée, j'avais oublié toutes mes raisons de lui faire la tête.

– Toi aussi, t'es pensionnaire ici ?

– Non, j'y viens de temps en temps, pour faire des examens et des soins.

J'aurais pu deviner que ses examens et ses soins devaient avoir une origine voisine des miens. Après tout, son crâne était presque aussi dénudé et il flottait dans ses vêtements. Il ne voulut pas me dire, dès ce jour-là, quelle était l'étendue de ses tourments à lui. Il semblait n'être venu que pour parler des miens. Petit à petit, comme l'oiseau fait son nid, il s'y introduisait :

– Je ne te dérange pas ? T'as pas fini ton petit-déj' ?

– Non, non... Heu ! Je veux dire : si, je viens de finir...

Je devais apprendre dès ce jour qu'il était impossible de lui mentir :

– Non, Lise, t'as pas fini...

Je me doute maintenant, avec le recul du temps, qu'il avait sans doute été renseigné par Agnès, qui était plus fine mouche que je ne le pensais : elle savait sûrement que, parfois, je jetais des restes de repas qu'il m'était impossible d'achever. Mais, ce jour-là, j'aurais juré qu'il avait lu dans ma pensée. Mieux : il orientait mes gestes. C'est sans nul doute sous son influence que ma main est allée repêcher, sous mes draps, le reste de pain et le carré de beurre. Ambroise a pris le pain, l'a fendu avec un couteau. Puis, il a sorti le beurre de son emballage et il m'a fait deux tartines. Mais oui, comme ça, tout naturellement. Et toujours avec son sourire si particulier. Puis, il me les a tendues. C'est comme ça qu'il a fait de moi son amie. Si j'osais, je dirais « sa disciple », d'après la façon dont il a rompu le pain et me l'a donné comme l'a fait, il y a bien longtemps, quelqu'un en qui je ne croyais plus guère à cette époque-là, toute concentrée que j'étais sur mon état de santé en ruines... Non, ce n'est pas un blasphème : je suis sûre que cette comparaison possède une vraie valeur.

En tout cas, les bons gestes avaient été faits : non seulement j'ai accepté les tartines, mais je les ai mangées, sinon avec appétit, du moins avec un naturel que je ne me souvenais plus d'avoir éprouvé. En clin d'œil, j'avais tout mangé, tout mâché, tout avalé. Et l'idée même de nausée était bien loin de moi.

Dans cette chambre maudite, de part et d'autre de ce lit de douleur et d'épuisement, naissait une amitié.

**Lisez la suite dans *Pour ne plus marcher seul***

**En vente sur ce site**